

L'ARMÉE NOUVELLE
sera une élite
JEUNE FRANÇAIS
tu en seras

Populaire
N° 17.897

LYON 4, rue Childebert
Franklin 50-53
50-54

EDITION DE CINQ HEURES

LE JOURNAL

Paris

MARDI 28 OCTOBRE 1941

Demain 4 PAGES

1 FRANC

LA MODE

LA CHARTE DU TRAVAIL est promulguée

La loi qui vient de paraître au « Journal Officiel » et qui détermine les rapports entre ouvriers et patrons est une œuvre de justice et de solidarité et le gage de la prospérité de demain

VICHY, 27 octobre. — La Charte du Travail que la France attendait, a paru aujourd'hui au Journal Officiel. Ce texte important par la nouveauté et l'ampleur de la réforme qu'il annonce est d'une grande clarté. Il n'est pas d'une extrême longueur : il tient en six pages du Journal Officiel.

Il est précédé d'un rapport d'une grande noblesse adressé au Maréchal de France, chef de l'Etat français, et signé de l'amiral Darlan, président du Conseil, et de MM. Henri Moysset et Lucien Romier, ministres d'Etat.

Voici le texte de ce rapport :

RAPPORT AU MARÉCHAL PÉTAIN de l'amiral Darlan et de MM. Moysset et Romier

« Monsieur le Maréchal, L'élaboration d'une « Charte du Travail », la détermination de rapports harmonieux et justes entre les ouvriers, les techniciens, les artisans ont été, depuis quinze mois, l'une de vos plus constantes préoccupations. « A tout instant, dans vos audiences au sein des conseils du gouvernement, dans vos messages et dans vos discours, vous avez rappelé votre désir d'imprimer d'un esprit social et novateur les grandes règles de l'organisation française du travail. »

« Le projet que nous avons l'honneur de vous soumettre est le résultat d'un travail considérable. Il s'appuie sur les vœux émis dans les cahiers nombreux que vous ont adressés, le 1^{er} mai dernier, les provinces françaises. Il tient compte de l'abondante documentation que vous avez recueillie et que vous avez bien voulu nous transmettre. Il s'inspire enfin largement des avis qui vous ont été soumis au cours des trois sessions du Comité d'organisation professionnelle, créé le 28 février dernier. »

« Ce Comité a pleinement compris l'orientation qu'il convenait de donner au monde du travail. Il l'a montrée en soulignant par une déclaration solennelle sa volonté de rompre définitivement avec le vieux système des luttes de classes. « C'est dans cet esprit qu'il a travaillé. C'est dans cet esprit que nous avons rédigé le projet de Charte. »

« La Charte précise les grandes règles qui régiront désormais les rapports des travailleurs, aussi bien dans l'exercice de leur métier que dans le développement de leur vie matérielle et morale. Elle s'adresse à l'industrie et au commerce, aux petites, aux moyennes et aux grandes entreprises. »

« Elle n'a pas la prétention d'apporter par elle-même des solutions à toutes les difficultés que soulèvent les problèmes sociaux. Elle crée des institutions aptes à engendrer une atmosphère plus propice à la justice pour tous et à la prospérité pour chacun. »

« Les salaires, la participation aux bénéfices, la famille professionnelle, la participation aux bénéfices, la famille professionnelle, la participation aux bénéfices... »

« Nous tenons cependant à souligner deux réalisations concrètes dont les grandes lignes sont édictées par la Charte. « Elle fixe tout d'abord le principe du mode de détermination des salaires, mettant ainsi un terme à la plus grande source d'injustice et de discorde intestine du passé, dans le monde du travail. »

« S'inspirant des directions que vous avez données récemment encore, tendant à instituer une participation au bénéfice des collaborateurs des entreprises, elle décide ensuite que des prélèvements effectués sur ces bénéfices serviront à la création d'un fonds commun destiné à améliorer la sécurité et le bien-être des collaborateurs. »

« La Charte renforce ainsi davantage encore la solidarité déjà si réelle entre les travailleurs et leur industrie. »

« Les comités mixtes sociaux, la participation aux bénéfices, la famille professionnelle, la participation aux bénéfices... »

« Il est vain de penser que des ouvriers puissent être heureux au sein d'une industrie en déshérence ; la prospérité des entreprises conditionne le bien-être de leurs membres. »

« La pierre angulaire de la Charte réside dans la création des comités mixtes sociaux au sein desquels se trouvent réunis tous les membres d'une même profession. »

« Le comité social sera pour la profession d'aujourd'hui — pour la corporation de demain — le véritable animateur de la vie professionnelle. »

« Lien de tous ceux qui con-

courent à une même production, il recevra, de surcroît, la mission d'assurer la gestion sociale de la profession. »

« L'expérience a montré que, partout où des hommes de bonne foi se réunissent pour une explication loyale et franche, les oppositions s'atténuent, les malentendus se dissipent, l'accord s'établit dans l'estime d'abord, dans l'amitié ensuite. »

« C'est en utilisant les bases de l'organisation professionnelle existante que sera réalisée — dans un esprit nouveau — la jonction de tous ceux que la vie sociale appelle à collaborer. »

« Les syndicats ont donc leur place dans cet ordre nouveau. Ils auront la double mission de discipliner les libres réactions de leurs adhérents et de participer à la formation des comités sociaux. »

« Mais ces syndicats ne seront plus les syndicats de l'ancienne époque. Ils seront désormais des comités sociaux, et en s'inspirant de leur doctrine qui ne saurait être elle-même que celle du gouvernement. »

« La famille professionnelle, dotée de sa charte sociale, la « Famille professionnelle », apparaîtra comme un corps vivant. Elle respectera les lois de l'Etat, l'Etat la respectera. »

« Elle servira ainsi de base à la création des futures corporations qui restent le grand espoir de l'avenir français. Seul, le souci de ménager les étapes de la construction avec fruit n'a permis jusqu'ici de réaliser les corporations que réalisent. »

La bataille se rapproche de Moscou et de Rostov

où la lutte prend un caractère d'acharnement sans exemple que les blindés allemands enserment de près

LES COMMUNIQUÉS SOVIÉTIQUES RECONNAISSANT LA PERTE DE STALINO

Violents combats dans l'isthme de Pérékop où les troupes russes contre-attaquent sans arrêt pour tenter d'écarter la menace croissante des Allemands



Une image de la guerre en Russie : une famille est revenue s'installer dans les débris de sa maison, où elle a réussi à réunir quelques meubles que l'incendie et le bombardement ont épargnés. (Photo France-Press. — V. 21.789)

Une bombe à retardement détruit l'opéra d'Odessa

BUCAREST, 27 octobre. — L'opéra d'Odessa a sauté, hier, sous l'effet d'une bombe à retardement. On ne pense pas qu'il y ait des victimes.

LE BULLET QUOTIDIEN DE NOS CORRESPONDANTS PARISIENS

Où Mirande trouve enfin le titre de son film

PARIS, 27 octobre. — J. de Baroncelli tourne actuellement dans un studio parisien un film d'Yves Mirande dont la distribution groupe les noms de Victor Boucher, Jean Tisier, Ginette Leclerc, Gilbert Gémier, Palau, Marcel Vallée et Léon Bélières.

Le peintre bohème Jean Tisier, dont c'est le premier rôle au cinéma à pour frère de lait un charmant garçon qui se prélassait du matin au soir et du soir au matin dans les vignes du Seigneur et qui se nomme Victor Boucher. Jean Tisier, d'autre part, cherche avec son amie Ginette Leclerc, un honnête moyen de fausser compagnie à un propriétaire exigeant. C'est Palau qui lui apporte la solution de ce problème bien connu. Nos deux comédiens n'auront qu'à enlever leur garde-robe dans la caisse d'une camionnette et à partir sur la pointe des pieds.

Cette histoire, malheureusement, n'avait pas de fin lorsque le jour, au moment pathétique, nous voulons dire au moment où le metteur en scène exige le silence le plus rigoureux sur le plateau, un machiniste enroulé se mit à éternuer.

— Ce n'est pas moi, s'indigna aussitôt Yves Mirande.

Baroncelli lança un regard courroucé au perturbateur, mais Yves Mirande ne lui laissa pas le temps d'insister.

— Ça y est ! hurla-t-il, j'ai mon titre.

Le film s'appellera donc *Ce n'est pas moi*. Avec un tel titre il n'engendrera pas la mélancolie.

Georges CLOVET.

Le taux des rations pour novembre

Deux changements

La ration de riz des enfants est augmentée. Des tickets seront perçus dans les restaurants pour les pâtes alimentaires. DÉTAILS EN 3^e PAGE

LIRE LES COMMUNIQUÉS EN TROISIÈME PAGE

L'OPINION DU GENERAL DUVAL

Les progrès de l'avion de bombardement en piqué, dit « Stuka »

Pour expliquer qu'aucune arme entièrement neuve ne se soit encore révélée depuis deux ans, il ne suffit pas de constater l'insuffisance d'une telle durée et l'impossibilité d'études sérieuses dans un temps aussi court. Il faut encore remarquer que les engins de guerre les plus récents, ceux qui ont engagé la tactique dans des vols nouveaux, sont encore très loin d'avoir atteint un degré de perfection permettant d'en tirer tout le rendement possible. Le champ est si largement ouvert dans cet ordre de recherches qu'il est naturel de voir les inventeurs d'abord, des résultats sont déjà acquis en ce qui concerne les « stukas ». M. P. Du-

blanc en donne un intéressant compte rendu dans la plus récente livraison de « La Science et la Vie ».

Tout le monde connaît la terrible réputation des « stukas ». Au début de la précédente guerre, un avion de bombardement se bornait à lâcher sa bombe. Lorsqu'il fut obligé par le progrès de la D. C. A. de voler à haute altitude, on devina ce que devint la précision d'une telle méthode de tir. On inventa alors des viseurs qui permirent une certaine amélioration. Mais de nouvelles difficultés résulteront bientôt de l'accroissement de vitesse de l'avion. Un avion volant à 400 kilomètres à l'heure et à une altitude de 3.500 mètres devait lâcher sa bombe environ trois mille mètres avant de survoler le but et la durée du trajet du projectile était de vingt-sept secondes.

C'est alors que fut réalisée l'aviation de bombardement en piqué, le « Stuka ». Au lieu de lancer sa bombe en vol horizontal, il fond droit sur sa proie et tire lorsqu'il la domine d'environ mille mètres. La durée de trajet du projectile n'est que de cinq secondes. Un navire flant trente nœuds à l'heure, soit environ 55 kilomètres, n'échappe pas à un pontage direct et correct, lorsque sa propre longueur excède quatre-vingt mètres. Mais il est évident que si le piqué est exécuté en se rapprochant de plus en plus de la verticale, la trajectoire tend à devenir une ligne droite et la précision devient de plus en plus rigoureuse.

Ce qui rendait ce progrès difficile à réaliser, c'est avant tout le souci de la sécurité du pilote. Pour un angle de piqué de 80°, l'avion prenait déjà une vitesse de 100 kilomètres environ et lorsque, après le lancement de la bombe, il devait être redressé, il avait à décrire une circonférence dont le rayon était d'environ 300 mètres. Non seulement l'organisme du pilote était soumis à une épreuve parfois insupportable, mais encore l'avion demeurait pendant un temps appréciable à l'altitude de piqué, exposé à de bonnes portées de tir des canons de D. C. A. Toutes les difficultés du piqué vertical paraissent aujourd'hui résolues. On a pu atteindre une vitesse de descente, ramenée à 450 kilomètres, environ. Le redressement s'est fait suivant un rayon de gyration de 250 mètres seulement. Le tir vertical des « stukas » peut attendre aujourd'hui une précision nettement supérieure à celle des canons.

Grâce aux cantines scolaires le sort des écoliers sera cet hiver un peu adouci

L'heure de la sortie des classes. Dans le vestibule du groupe scolaire, les mères, gelées par cette petite pluie froide du début de l'hiver, attendent, attendant, attendant, les enfants qui sortent, bien emmitouflés et bardés d'imperméables. Bien emmitouflés n'est d'ailleurs pas toujours exact. Beaucoup de petits n'ont plus que des sembleries de cache-nez et, surtout à l'âge de la croissance, on se rend compte que les chandails sont devenus trop courts et que la précieuse laine fait défaut.

— Comment fonctionnent ces cantines ?

— Dans les écoles, dans les groupes scolaires où elles existent déjà à l'heure de la sortie, on a installé des locaux des réfectoires, d'ailleurs les cuisines sont très modernes, on y a tout, or, le moi, nous envisageons d'installer des tables et des bancs, mais nous n'avons pas encore assez vastes ; notre cuisine sera faite par un traiteur-charcutier du voisinage.

— Pour ce prix de 4 francs, que comptez-vous servir à vos jeunes clients ?

— Un potage bien chaud, aux légumes ou aux pâtes ; un plat de légumes très saupiqués, de la viande aussi, pour en tirer le meilleur parti possible. Cet été, le directeur a fait faire des sandwiches, des croûtes, des tartes, du fromage ou fruits ou, surtout, il faut tenir compte du goût des enfants — je crois, abondamment pourvus.

— Et les pains ?

— Les enfants l'apportent eux-mêmes de la maison. Quant aux tickets, nous leur en prendrons le moins possible, mais il faudra tout de même qu'ils nous fournissent quelques-uns, la question est à l'étude.

— Vous comptez donc recevoir des suppléments ?

— On nous a déjà promis 25 grammes et demi de viande par enfant et par jour et 100 grammes de pommes de terre. Nous aurons, en outre, un complément de pâtes, de sucre, de matières grasses.

— En quantité suffisante ?

— Je pense que cela ne sera pas très important, mais nous nous arrangerons pour en tirer le meilleur parti possible. Cet été, le directeur a fait faire des sandwiches, des croûtes, des tartes, du fromage ou fruits ou, surtout, il faut tenir compte du goût des enfants — je crois, abondamment pourvus.

— Les cantines scolaires, nous dit-il, ont eu le grand avantage de nous avoir en pleine période d'installation, l'achat de matériel, l'organisation générale, la recherche de fournisseurs, etc.

Après les attentats de Nantes et de Bordeaux Sursis à l'exécution des otages pour laisser à la population la possibilité de découvrir les coupables

VICHY, 27 octobre. — Le général von Stulpnagel, commandant l'administration militaire allemande en France, a informé le gouvernement qu'il serait sursis aux exécutions prévues à la suite des attentats de Nantes et de Bordeaux, afin de laisser à la population la possibilité de faire la lumière sur ces attentats et d'en découvrir les auteurs.

DE NOUVELLES MESURES PÉNALES

Quiconque aura aidé un criminel à échapper aux recherches ou ne l'aura pas dénoncé pourra être puni comme complice

LIRE NOTRE INFORMATION EN TROISIÈME PAGE

NOUVEAUX CONFLITS SOCIAUX AUX ETATS-UNIS

53.000 mineurs en grève Intervention du président Roosevelt

On sait qu'une grève qui touche 53.000 mineurs vient d'éclater aux Etats-Unis. Ce mouvement menace de paralyser la production de l'acier et, par conséquent, celle du matériel de guerre et risque de s'amplifier à bref délai.

C'est ainsi que les 75 présidents des syndicats de mineurs de la Pennsylvanie ont affirmé leur complet accord avec les grévistes et suggéré à M. John Lewis de donner l'ordre à tous les ouvriers mineurs américains de participer au mouvement si, d'ici quelques jours, un accord n'est pas intervenu.

On considère d'ailleurs comme minimales les chances d'un règlement rapide du conflit et les aciéries s'apprêtent à diminuer la production en cours des la semaine prochaine, les stocks de charbon ne permettant pas d'alimenter les haut-fourneaux au rythme actuel plus de quelques jours.

Les industriels estiment que cette grève constitue un nouvel effort pour contraindre les aciéries à accorder un contrat collectif aux mineurs employés dans leurs charbonnages.

Cette grève est d'autant plus importante dans l'opinion qu'on estime qu'elle a pour but moins d'obtenir des avantages pour les mineurs que de servir les ambitions syndicales de John Lewis.

Le Président Roosevelt a demandé à M. John Lewis, président du Syndicat C.I.O. de revenir sur sa décision et d'ordonner la reprise du travail dans les usines touchées par la grève.

Parents, voyez donc plus tranquilles sur le sort de nos écoliers cet hiver : car il est consolant de penser que, si la disette de ce temps veut que nous souffrions tous plus ou moins en cette rude saison, leur sort, à eux, sera un peu moins dur que le nôtre.

POUR LE TRIOMPHE DE L'ESPRIT

Un traité intellectuel entre le Portugal et l'Amérique du Sud

par Pierre LYAUTEY

Pour notre univers se laisse gagner par la contagion de la guerre, plus le Portugal fait preuve d'une saine compréhension de ce temps nouveau. Loin de s'arrêter aux formules conventionnelles, respectant dans l'esprit et dans la lettre, sa neutralité dans l'Atlantique par devoir et par nécessité. Dès le mois de mars, nous avions souligné le caractère impérial de la politique portugaise. L'attitude prise par le gouvernement de Lisbonne dans l'affaire des Açores, la polémique engagée avec les États-Unis ne sont que des aspects et des résultats de ce sens impérial portugais. En juillet, nous avions noté l'importance du voyage triomphal effectué par le chef de l'Etat, le président Carmona, dans les îles de l'Atlantique. Aujourd'hui, nous devons retenir un événement d'ordre spirituel, la mission de M. Ferro au Brésil et en Amérique du Sud.

M. Ferro est une personnalité bien connue dans le monde des lettres. Conférencier, écrivain, avant, il a, dans toutes les capitales, une situation exceptionnelle. Ajoutons que les missions officielles, l'organisation de l'Exposition du Portugal dont il était le commissaire général, en 1937, la création de centres d'information et de tourisme en France, ses conférences, ses articles ont laissé à chacun d'entre nous à Paris une impression qui demeure. L'intelligence toujours en éveil, le regard exceptionnellement vif, le front dégagé, l'esprit animé par un infatigable dynamisme, un sens de la méthode et de l'ordre, M. Ferro est un des hommes qui devaient fatalement s'imposer pour cette tournée. Il eut jadis le mérite de faire connaître, le premier, le président Salazar, par un ouvrage qui eut un succès retentissant. Puis il révélait à ses compatriotes un grand talent d'organisateur en créant un ministère de la Propagande très scientifique, très moderne, remarquablement équipé qui peut être cité en modèle à tous ceux de l'univers.

A chacun de ces passages, je vais pour quelques instants dans ce délicieux hôtel de la rue San-Pedro de Alcantara, perché au-dessus d'une rampe sur l'une des collines de Lisbonne. Des Balçares, le regard se porte sur un paysage admirable et apaisant au possible. Le visiteur ne cessait de se laisser émoquer par la sobre architecture de ces nobles hauteurs, par le dessin nuancé des édifices et l'ombrage, par ce dessin ensemble de pierres et d'ombages, s'il n'était, dans les cellules laborieuses de ce ministère, retenu par une équipe d'hommes animés du sens mondial.

Le Président Salazar a ainsi une fois de plus été bien inspiré en confiant à son loyal ami, le ministre de la Propagande, une mission d'intelligence en Amérique du Sud. Chacun sait que le Brésil et le Portugal, d'autres pays auraient attendu pour les ressembler la fin de la tournée. Celui-ci a eu l'audace de se hâter. Nous n'avons, dans nos Chroniques, cessé de proclamer que celui qui se recroqueville, sous le prétexte d'attendre la fin de l'orage, se condamne, tel le voyageur qui reçoit les derniers coups de la foudre parce qu'il s'en fut statiquement s'abriter sous un arbre.

L'heure était donc particulièrement bien choisie. Nous ne pensions pas, du reste, que la mission ait eu un caractère politique dont qui que soit puisse prendre ombre. Non. Le Portugal a un très bel Empire d'outre-mer et il a la sagesse comme la particularité de se défendre avec une indubitable sincérité de toute visée ambitieuse. C'est donc d'un accord entre les intelligences qu'il s'agit, et le traité qui vient d'être signé entre le Brésil et le Portugal signifie une volonté arrêtée de faire triompher l'esprit. Ce désir de galvaniser la vie intellectuelle est un acte qui restera désormais à l'actif du Portugal en raison de sa date originale et de son climat. On pourra, du reste, toujours compter sur M. Ferro, ne laisser jamais mourir l'esprit.

Le secrétaire de la Propagande portugaise et le Département de la Presse et de la Pro-

pagande Brésilienne ont ainsi chacun décoré une section brésilienne et une section portugaise. Echange d'articles, de télégrammes, de photographies, de conférences, tels sont les trois premiers points de ce programme d'action. La création d'une revue mensuelle consacrera l'orientation qui sera donnée à cette vie intellectuelle commune en accord entre les deux gouvernements. La publication de livres, l'échange de programmes de radio, la réalisation des expositions d'art, l'échange d'actualités cinématographiques, la production de films de grand métrage, l'étude du folklore, l'établissement d'une coopération de tourisme sont enfin l'objet de dispositions judicieuses. Le programme, on le voit, est des plus amples et embrasse toutes les activités de l'intelligence.

Connaissant le Brésil et le Portugal, je sais du reste qu'il suffira de quelques semaines pour entrer immédiatement dans la voie des réalisations. Sous mes yeux, le secrétaire de la Propagande nationale portugaise, qui a déjà des années d'expérience, s'occupe pour agir dès le retour de M. Ferro. Le bénéfice du traité est du reste important. Les auteurs de Lisbonne et de Rio de Janeiro assignaient jusqu'ici, le fait constaté sur place, le public de leurs compatriotes respectifs. Ils pourront désormais prétendre à des tirages beaucoup plus élevés. Le traité conclu par M. Ferro est ainsi singulièrement avantageux et audacieux puisqu'il a été conçu et élaboré en un temps où les difficultés sinon les impossibilités de transport, parmi tant d'autres causes, semblaient devoir compromettre la vie de l'esprit.

De nombreux échos parviennent ici des conférences et des déclarations du ministre portugais. Dans les capitales des principaux États du Brésil, en Argentine, il a porté la bonne parole faisant connaître davantage la haute personnalité du Président Salazar et la forte attitude de son pays depuis quelques années, et, plus particulièrement depuis plusieurs mois. Ces nouvelles très largement diffusées ici causent une impression profonde, et ouvrent les horizons en un temps où le public n'est que trop enclin à ne lire que les communiqués de guerre. Quelle joie en ouvrant son journal de se laisser ainsi bercer par le bon sens et le bon vouloir de ces échos sont une heureuse diversion pour les imaginations. Le fabuleux du tropical donne aux paroles plus d'ampleur lorsqu'elles sont prononcées au pied de la légendaire statue du Christ-Roi et devant la plus glorieuse baie du monde.

Certes le Brésil doit avoir, dans le cycle d'événements actuels, des préoccupations continentales et océaniques qui lui sont propres, des réflexes qui sont déterminés par sa situation géographique et ses relations avec les États-Unis du Nord. Le Portugal n'en a que plus de mérite à avoir compris qu'il avait le devoir d'éviter un antagonisme entre l'Europe et l'Amérique, et le droit d'établir, par les liens de l'esprit, une liaison entre deux grands continents. Ayant aperçu cette haute vérité politique à temps et l'ayant affirmée par une réalisation à caractère culturel, le Portugal s'assigne une place de tout premier plan dans les horizons politiques de demain. On peut mesurer, dès aujourd'hui, la portée profonde qu'auront ces films, ces émissions radiophoniques, ces livres, ces articles, ces pensées répandues selon une commune orientation. Il faudra tenir compte désormais de ces accords dantesques spirituelles. Quels que soient les événements européens de demain, le Portugal s'est acquis un titre de plus à notre reconnaissance. Il a démontré que l'Atlantique que franchissent ses explorateurs, ses découvreurs, ses chercheurs d'aventure n'était pas prédestiné à devenir un fossé entre deux civilisations. Les intelligences du Brésil et du Portugal se sont accordées en un traité qui sera une création continue. L'exemple de haute spiritualité donné par M. Salazar devient ainsi, pour tous, un objet de méditations réfléchies.

Le Département de la Presse et de la Pro-

Un livre du commissaire général de La Porte du Theil :

« Un an de commandement des chantiers de la Jeunesse »

Sous une couverture dont le vert limpide évoque les forêts primaires, un livre vient de paraître. Il a pour titre : « Un an de commandement des chantiers de la Jeunesse », et pour auteur J. de La Porte du Theil, commissaire général de ces groupements.

Cela dit assez qu'échappant à toute assimilation à un genre littéraire, selon une habitude familière à l'esprit, un tel ouvrage n'en conserve pas moins la valeur d'un document exceptionnel pour l'histoire du temps que nous vivons.

Il s'agit moins, en effet, d'une sorte d'étude critique ou d'un récit, que d'un recueil d'instructions et de bulletins rédigés par le commissaire général, depuis juillet 1940, date à laquelle furent organisés les Chantiers de la Jeunesse. On eût pu craindre qu'en dépit d'un avertissement et d'une conclusion qui situent remarquablement l'état présent de cette œuvre humaine que sont les Chantiers, une pareille compilation dégraderait la monotonie des archives administratives. Par bonheur, il en va autrement. Ce livre reste touché par la grâce de ce vocabulaire prestigieux : « Jeunesse ». Une vie intense l'anime tout au long de ses trois cents pages, dans lesquelles nous est restituée presque semaine par semaine, l'édification patiente, avivée, sur le plan psychologique comme sur le plan matériel, d'une institution décriée à ses débuts, et dont la réussite maintenant éclate.

Je ne saurais entrer dans l'analyse détaillée de l'ouvrage du commissaire de La Porte du Theil, examiner l'abondance de précieux documents qu'il nous fournit sur les chefs, leur formation, leur vie, leur initiation, sur l'organisation des Chantiers, leurs méthodes de discipline, de tenue, de vie d'équipe, sur les veilles, sur l'esprit du travail. Nous sommes là à l'origine même des divers aspects d'une œuvre que l'auteur modèle, retouche, corrige, perfectionne sous nos yeux. Quiconque a porté depuis un an intérêt à l'évolution des Chantiers de la Jeunesse, — cet intérêt n'aurait-il été trop souvent hélas ! que superficiel — découvre si j'ose dire, dans le livre du commissaire général, le secret professionnel qui lui a permis, en un délai

si court, de nous offrir ce livre.

Mais, indépendamment de ce côté documentaire, ce qui rend attachante une telle lecture, c'est dans la forme directe, frémillante, qui caractérise ces bulletins, le caractère très particulier à ces documents qu'on ne subsiste rien de l'indifférence, de la morne neutralité administrative. Le commissaire de La Porte du Theil s'adresse à des hommes jeunes et à de jeunes hommes. Sa force d'âme, il veut la leur communiquer dans ces prescriptions. Son idéal de renouveau, il veut le leur faire partager. Il travaillait en pleine matière vivante, qu'une torpeur insidieuse avait amoindrie.

Il ne s'agit pas de répéter aux gens qu'on a confiance en eux, écrit-il dans un bulletin, il faut la leur témoigner. Et c'est cette manière de témoigner qui confère son souffle à ce livre conçu, au jour le jour, suivant les besoins, les impératifs rendus journaliers, les contacts avec les chefs.

Pour considérer le livre du commissaire de La Porte du Theil comme une « doctrine des Chantiers de la Jeunesse », l'auteur se défend d'une telle prétention. En raison même des conditions que j'ai dites et dans lesquelles il a été écrit, l'ouvrage n'est pas la forme méthodique, ordonnée et complète, que doit comporter une doctrine. Mais un proche avenir y puisera à coup sûr ses éléments les plus stables. Car, lorsqu'on a découvert des détails d'organisation et des détails purement anecdotiques, ils forment une sorte de bréviaire d'une expérience humaine qui conditionne notre redressement national, notre avenir et qui, se trouvant à l'origine de la voie ouverte par le Maréchal, appartient d'ores et déjà à l'Histoire.

Emile CONDROYER.

« Disciplines d'action » du colonel de La Roque

Disciplines d'action : un beau titre, un beau livre.

On y retrouvera les principes qui guideront le colonel de La Roque dans son action politique et qu'il exposait avant la guerre dans *Service public*.

Sept ans ont passé depuis. Publié en 1934, *Service public* était destiné, en même temps qu'à faire le point sur un certain nombre de problèmes nationaux, à préparer une évolution idéologique, civique et sociale que l'auteur jugeait indispensable au salut du pays. Les événements n'ont donné qu'à confirmer ces idées. Les principes qu'il expose dans *Disciplines d'action*, qui constitue le livre de *Service public*, n'ont pas d'autre but que de fournir une contribution à l'œuvre du redressement national.

Si chacun faisait siens les préceptes que rappelle le colonel de La Roque dans ces pages d'une haute portée morale, sans doute le redressement français serait-il rapidement réalisé.

Fidélité immuable à la civilisation chrétienne, origine par excellence de la formation française, suprématie de l'égoïsme sacré face aux problèmes extérieurs, suprématie de l'action sociale face aux problèmes intérieurs : ainsi l'auteur définit

nit-il les principes essentiels qui doivent inspirer notre action et à l'orienter au milieu des écueils dont est jalonnée la route de notre avenir.

« Il convient, dit-il, de nous référer à un réalisme inébranlable imprégné de notre spiritualité chrétienne et gréco-romaine. Il convient de remettre en vigueur ce réalisme que sut démontrer à un si haut point la France des Croisés, la France des bâtisseurs de cathédrales. »

C'est à la lueur de ces principes qu'il examine les grands problèmes qui sollicitent actuellement notre pays et auxquels — trop modestement — il se défend de vouloir apporter des solutions définitives.

Disciplines d'action aurait pu être l'œuvre d'un partisan, avide de vengeance ou de publicité personnelle ; on y trouverait seulement l'amer regret de n'avoir pas été entendu alors qu'il était temps encore et le souci de contribuer au succès de la rénovation nationale.

Disciplines d'action, est l'œuvre d'un Français.

La vie fastueuse d'Eugène Sue

donc on va rééditer « Les Mystères de Paris »

On nous annonce qu'on prépare une nouvelle édition des « Mystères de Paris » d'Eugène Sue dont ce sera le centenaire l'an prochain — qui seront expurgés de tout ce qu'ils contiennent de démodé, de fastidieux et d'illisible. Si extraordinaire que cela puisse nous sembler aujourd'hui, jamais roman n'obtint un succès plus prodigieux que celui-là. Il rapporta plus d'un million, tant à son auteur, qu'à son éditeur, Maurice Lachâtre, sommes énormes pour l'époque. Eugène Sue avait un trait avais le « Constitutionnel » qui lui garantissait cent mille francs par an, pendant quinze ans.

La vie fastueuse d'Eugène Sue défraya toutes les chroniques de l'époque.

On raconte que d'un dîner, le roman tout passait des gants de soie, puis, dans la note, s'élevait à cent sous par mois. Des gants lui étaient présentés, soit par une jeune courtisane, soit par une jeune femme mariée, sur un riche plateau d'or massif, orné de Froment-Maurice. Son oncle, également en or, était aussi une magnifique œuvre d'orfèbre. Sa maison était remplie de bijoux, de fleurs, de meubles, de tableaux. Sa table était réputée entre toutes, et on ne dînait ou ne souperait chez lui, que dans la vaisselle plate. Ses équipages étaient à l'unifère.

la vérité à ses lecteurs. Arriverait-elle à faire mentir le proverbe qui prétend que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire ?

Au sommaire de la revue France : Jean Rogissart avec une nouvelle, Frantz Funck-Brentano, Henry de Montherlant, La Vierge qui répondit à sa nouvelle enquête : « La bataille de l'intelligence ».

On annonce pour le numéro de novembre une importante mise au point de M. Charles Maurras.

Les bonnes adresses...

Il ne s'agit plus maintenant de bonnes adresses de traités. Un grand hebdomadaire consacré à l'agriculture publie sous cette rubrique les adresses... des éditeurs. Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

A LA VITRINE DU LIBRAIRE

LES CAUSES MILITAIRES DE NOTRE DÉFAITE, par le colonel ALERME, (Editions Inter-France).

On a beaucoup écrit sur l'origine de notre défaite, mais il existe peu d'ouvrages sérieux sur ses causes purement militaires.

Le colonel Alerme, dans cette intéressante étude, fait justice de certaines légendes : « Nos troupes n'ont manqué, dit-il, ni d'armes automatiques, ni de munitions. Notre artillerie était excellente. »

Ainsi nous possédions du matériel, d'un matériel puissant et nombreux ; mais... ce n'était pas le matériel voulu ; nous avions tout ce qu'il fallait pour une guerre de position, alors qu'il s'agissait d'une guerre de mouvement.

LA DEMOCRATIE CONTRE LA NATION, par Emile LAPORTE, (Coudelat, éditeur).

Notre confrère Emile Laporte est de ceux pour qui le républicanisme était affaire de cœur autant que de raison et qui le concevait comme un acte de dévouement au bien public et d'un don de soi-même à la grande cause du progrès humain.

Ce livre est l'histoire de ses déceptions : une analyse pénétrante des vices de la démocratie.

« Aux qualités que la République exige de ses concitoyens, déclare l'auteur dans une préface, on ne voit guère qu'un roi qui puisse être républicain ! »

LES ENFANCES DE MONTHERLANT, par J.-N. FAURE-BIGOUR, (Plon, éditeur).

La généalogie d'Henry de Montherlant, les vers qu'il composait... à neuf ans, ce qu'il douze ans il pensait de Racine, les pages qu'il écrivait sur le poète et les poètes, tout cela est si intéressant, si curieux, si riche, qu'il le jeune poète fut renvoyé de Sainte-Croix, de Neuilly, comment il obtint la mention assez bien, son bachelier de rhétorique, tout cela est assurément de l'histoire littéraire, mais n'était-il pas un peu tôt pour l'écrire ?

INVENTION ET FINALITÉ EN BIOLOGIE, par L. CUENOT, (Flammarion, éditeur).

Un intéressant exposé du conflit qui oppose matérialistes et finalistes. L'auteur se livre à une critique serrée des théories mécanistes et, après avoir analysé les différentes théories vitalistes et finalistes, admet un « finalisme mitigé » compatible avec le caractère manifestement accidentel que présentent nombre de phénomènes biologiques.

Une partie de ce livre est consacrée à la définition des termes peu courants que l'on est appelé à rencontrer : un usage qui gagnerait à être suivi par tous les philosophes.

MON AMI COCHEMUCHE, par Alexandre POLY, (Les Livres Nouveaux).

Louis-Eugène Cochemuche, tel il ou tel nous le voyons ? Enceinte lui ou son esquisse qui a rompu ses fiançailles avec Mlle Dorelle ? Pour tirer au clair ce mystère, son ami Des-

Il y a cinquante ans mourait

ARTHUR RIMBAUD

«...négociant, de passage à Marseille»

La fenêtre domine des toits aux tuiles rondes, morderies. Et, par delà, au loin, la baie dorée qui monte du Vieux-Port. C'est à Marseille, voilà cinquante ans. Dans cette chambre, étroite comme une cellule d'asile, Arthur Rimbaud va mourir.

Un blanchiment râpeux, au-dessus d'un soubassement brun épais, retient aux murs la lumière ardente d'Orient. Celle que le poète a tant aimée, que, sa lyre brisée, il a poursuivie, aventureuse, jusqu'aux mirages de la Mer Rouge.

Sa seule joie, cette lumière. Sa sœur elle-même, à l'infatigable présence, cette Isabelle à la sainte dévotion fraternelle, il ne la veut plus voir qu'avec son regard cruel de maudit. Il souffre. Sa « Saison en enfer », qu'il a écrite, enfant à boucles blondes et visage de fille, comme l'a montré Fantin-Latour dans son « Coin de table », sa saison en enfer, il la vit aujourd'hui, il la vit depuis des mois, depuis des années même, d'une lente agonie physique et morale.

Au plafond, pend, au-dessus de sa tête, une chaîne à poignée comme celle d'un appareil à douche. Quand il veut se lever de son lit de douleur, s'asseoir simplement sur son séant, il doit se hâler lui-même, du bras unique qui ne lui refuse pas encore tout service, sur cette chaîne.

Impotent, il ne veut pas qu'on l'aide. Pas surtout qu'on le plaigne. Pourtant, il n'a pas un cri, pas une de ces imprécations dont sa plume d'écolier, insultait

tante, sa précoce dépravation comme son génie.

Il rêvait la prairie amoureuse où des Lumineuses, parfums sains, pubescences d'or, Font leur remuement calme et prennent leur essor...

La Belgique où l'éclabousse de scandale la tragédie qui rompt son intimité avec Verlaine ; Londres, Stuttgart, où il est précepteur ; Copenhague, où il sert d'interprète au cirque Loisset ; l'Espagne où il s'enrôle dans les troupes carlistes ; Milan, Turin, Vienne où il vend des lacets dans les rues ; Hambourg, Stockholm, Rome et Liverpool, Genève et Marseille, toute l'Europe l'a vu courir et même l'Extrême-Orient où il s'est engagé — pour déserteur si tôt sous l'uniforme — dans l'armée des Indes Néerlandaises, avant qu'il se lance, en 1880, vers l'Egypte, Aden, l'Ethiopie, Harar, Tadjourah, le Choaï, l'Ogadin, ou onze ans durant, il va trafiquer, et jusqu'avec l'empereur Menelik, d'abord pour des maisons marseillaises comme celle de César Tian, puis pour son compte, d'épices, de peaux, d'or, d'armes, et peut-être même d'esclaves...

C'est là-bas que la maladie l'a terrassé.

Dès août 1887, il est touché :

« Je me trouve tourmenté ces jours-ci par un rhumatisme dans les reins qui me fait damner ; j'en ai un autre dans



« Le coin de table » de Fantin-Latour : Verlaine est le premier à gauche, et Rimbaud le second, en parlant de la gauche, et Rimbaud le second, en parlant de la gauche.

(Photo Archives)

(P. W. 21.497)

autres fois les hommes et la société, le bonheur et la vertu. Sa dernière révolte, il la clamait dans cette lettre qu'il adressait à sa sœur quelques mois plus tôt à son premier séjour dans ce même hôpital, quand on venait de lui couper la jambe, de lui scier la cuisse au ras de l'aîne :

« Ne vous laissez jamais amputer. Faites-vous charcuter, déchirer, mettre en pièces, mais ne souffrez pas qu'on vous ampute. Voici le beau résultat : je suis assis et de temps en temps, je me lève et sautille une centaine de pas sur mes béquilles, puis je me rassois. Mes mains ne peuvent rien tenir. Je ne puis, en marchant, détourner la tête de mon seul pied et du bout de mes béquilles. La tête et les épaules s'inclinent en avant et vous bombez comme un bossu. Vous tremblez à voir les gens et les objets se mouvoir autour de vous, crainte qu'ils ne vous renversent pour vous casser la seconde patte. On ricane à vous voir sautiller. Rassiez-vous avec les mains étreintes, l'aisselle scie et la figure d'un idiot. Le désespoir vous reprend, et vous demeurez assis comme un impotent complet, pleurant et attendant la nuit qui rapportera l'insomnie perpétuelle et la matinée plus triste encore que la veille... »

Il va mourir et il n'a que trente-sept ans. Mais, de ces trente-sept années-là, vingt ont brûlé plus de vent, plus de soleil, plus de haine, plus de force, plus de vie, enfin, que dix existences tout entières d'un humain de série.

Vingt ans plus tôt, ses vers, trempés des larmes amères d'un satanisme personnellement juvénile, violentaient la renommée. Il était à l'âge où, déjà, à peine adolescent, il renversait son écriture et jetait lui-même à la flamme ses poèmes pour prendre la route des éternels errants, des vagabonds internationaux. Il sortait de l'école et se fuyait déjà, lui et son tourment, le cancer qui lui rongerait l'âme comme sa jeune gloire éclatante.

la temps gauche qui me paralyse de la cuisse à autre, une douleur articulaire dans la jambe gauche, un rhumatisme déjà ancien dans l'épaule droite. J'ai les cheveux absolument gris. Je me figure que mon existence périlleuse... »

Il veut faire fortune. Il a commencé et s'accroche à son magot :

« Figurez-vous que je porte continuellement à la ceinture quarante et quelque mille francs d'or ; ça pèse une vingtaine de kilos, ça me flanque la dysenterie. » Cette fois, ça va me flanquer la dysenterie. Dans sa gène, une douleur, dans le genou droit, avivée par la marche, l'abat une première fois, il se rebelle, la traite par un redoublement des étapes, à pied et à cheval. Elle se venge et le stoppe net, cassé, rompu. Etendu sur une natte enroulée, il se livre à ses écritures et sa fenêtre, il surveille encore ses balances, au fond de la cour, engage un surcroît de personnel, pour continuer à faire marcher son négoce.

Mais le mal empire. La paralysie le saisit par sa rotule, monstrueusement grosse, immobile, noyée dans l'excrétion qui produisait le gonflement du genou et que je vis avec terreur devenir dur, comme de l'os. Tout juste peut-il se traîner, liquider à perte ses marchandises, avant de tomber, les membres raidis, sur la civière, que seize porteurs chargeront, quatre à quatre, à tour de rôle, sur leurs épaules, pour le conduire, en quinze jours, à Zelah. Quatre heures de repos, et l'on repart pour Aden, sur un mauvais vapeur. Trois jours de mer sans manger, sur un matelas, à même le pont.

A Marseille, au terme du voyage, le 22 mai 1891, l'attend l'amputation.

Maintenant, il va mourir.

Après son opération, sagement, il a regagné, dans son Ardenne natale, tout familial. Le temps d'une brève convalescence. Et il est reparti, béquillé, non pas vers Marseille, simple seuil de la mer à franchir pour s'évader à nouveau, mais vers ses solitudes abyssales. C'est une nouvelle attaque, qui, une fois de plus, le dernière, l'arrête. La tumeur a gagné du ventre à la hanche. Il ne lui reste même plus de doute, il sait qu'il est condamné.

Jadis, c'est à sa tête, à son cœur, que s'attaquait un cancer. Il pouvait tordre la bouche et lâcher ses sarcasmes.

« Ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas de cœur... »

Aujourd'hui, le cancer est dans son corps. Il peine, il souffre, il a honte, comme un galérien. Le 24 août, il rentre à l'hôpital de la Conception. Sa sœur accourt à son chevet, assiste, trois mois, impuissante, à sa torture. Le 10 novembre, au réveil, c'est elle qui fait appeler le prétre à qui Rimbaud se confesse. Deux heures plus tard, le scribe du bureau inscrit au registre des décès la sèche mention réglementaire :

« Rimbaud Jean-Nicolas — ce sont les prénoms du poète à l'état civil — 37 ans. « négociant de passage » à Marseille, décédé le 10 novembre 1891, à 10 heures du matin. Diagnostic : « Carcinome généralisé. »

On ne pouvait, sans doute, laisser passer sans une pensée l'anniversaire de cette fin. Mais, voyez : ce n'était pas le poète, ce n'était pas Arthur Rimbaud que l'état civil enterrait ce jour-là. C'était Jean-Nicolas Rimbaud, négociant de passage. Le poète qui, lui, avait commencé à vivre, vingt ans plus tôt, dans les « Etrennes d'un orphelin », a raté son premier enterrement : il ne peut plus mourir.

Jean BALENSI.

LA VIE LITTÉRAIRE A PARIS

Colette, d'ordinaire avare d'ébauches et de tout ce qui pourrait trahir ses secrets d'écrivain, publie « Mes Cahiers » aux éditions des « Armes de France ». C'est une succession de notes hâtives, d'impressions. Son éditeur, M. Louis Thomas, se montre particulièrement fier de la typographie et du papier qui sont, dit-il, d'une qualité nettement supérieure à celles des premières éditions courantes. Il est bien évident que depuis quelques années les amateurs d'éditions originales étaient loin d'être gâtés.

La même maison nous donne, de Carmona, les « Comédies et Proverbes » de M. Frantz Calot, conservateur de la Bibliothèque de l'Assemblée, les « Portraits de Racine ». Déclencherait-il de nouveau la controverse des Portraits du poète qui éclata en 1911 ?

Jean Martet, mort pendant la guerre, a laissé plusieurs romans inédits, dont cette « Chasse à l'homme » que publie Albin Michel.

Chez le même éditeur, Mazenod Van der Meersch, en attendant la publication de son grand roman : « Médecine », donne une réédition d'un de ses premiers livres : « Car ils ne savent ce qu'ils font », tandis qu'Henri Pourrat fait paraître l'édition définitive de son fameux « Gaspard des Montagnes », un des chefs-d'œuvre du roman paysan.

C'est enfin un débutant, qui lance la vieille maison de la rue Huyghens : René Riquès qui s'était fait connaître par un récit de guerre sincère et humain : « Le sang de nos fautes », publie son premier roman : « Ita ».

M. Gaston Gille publie à la librairie Flammarion un « Jules Vallès » préfacé par M. Lucien Descaves. Deux volumes qui entraînent le lecteur des boulevards et de Torfont aux Fauxbourgs de Paris et à la Commune.

A ce propos, il est curieux de se reposer la question qu'André Thérive a soulevée il y a quelques semaines : « Une saison maupassant ? ». La réédition des « Œuvres complètes », la publication de l'étude de Morand, le film « Bel-Ami » lui permettent une réponse affirmative. Il s'agit aujourd'hui de toute l'époque 1850-1900 qu'illustrent toute une série d'ouvrages consacrés aux maîtres de ce temps : Alphonse Daudet, les Goncourt, Huysmans, Vallès, Zola, tout comble en discord, alors qu'on vénère, sans oser y toucher.

même pour l'encenser, son jouvenceau ennemi : Léon Bloy.

La mort de Pierre Péguy a attiré tous les amis des lettres. La même semaine, son frère Marcel donnait à la librairie Perrin « Le destin de Charles Péguy ».

A Bruxelles

Les éditions de la « Toison d'or » ne sont pas seules à avoir le flambeau. Une forte collection intitulée « Les Ecrivains » débute avec deux livres de M. Jean Libert, un roman : « Capelle aux champs », et une série de récits plus brefs : « Filles et garçons ».

Projets d'arrière-saison

Hâtons-nous de rattraper ceux que les vacances prolongées avaient retenus loin de Paris.

Bernard Grasset corrige les épreuves des « Chemins de l'écriture ». Cet auteur s'acharne à nous parler, assez bien d'ailleurs, des écrivains. Quand se décidera-t-il à nous parler des éditeurs ? Nous pouvons lui prédire un beau succès.

L'automne fut toujours la saison des poètes. En voici la preuve : Léo Larguier promet un « Chateaubriand et Madame de Duras ».

Yvette Deléang-Tardif prépare un essai sur Edmond Jaloux.

Pierre Guyon annonce « Adam-Eve », poèmes sur l'hermaphrodisme primitif, « Racine », enfin un essai de régénération pédagogique : « Redonnons la Maison France ». Pierre Gueguen, en effet, n'est pas seulement un poète, mais aussi, à ses moments perdus, un excellent professeur.

Vincenz Muselli prépare un recueil de poèmes.

Les feuilles mortes aussi inspirent les écrivains.

Adolphe Tabarant prépare « La vie artistique au temps de Baudelaire ».

Denoll ouvre une nouvelle collection sous le titre : « L'œuvre et la vie ». Deux ouvrages sont annoncés : un « Mallarmé l'Obscur », par Charles Mauron, et un « Lamennais », par René Bréhat.

Les revues

Le premier numéro d'une nouvelle revue : « Vrai », vient de sortir des presses. Elle s'est donnée la lourde tâche de dire